

**DEPUIS
TOUJOURS**

Du même auteur :

Le hasard des sentiments (2023). En collaboration avec

Mélanie Rafin

Nous, les femmes (2023)

La malice de l'écureuil (2023). En collaboration avec

Mélanie Rafin

Un sapin sans dessus dessous (2022)

Comme des oiseaux sans elles (2022)

Il a neigé sur mon île (2021). En collaboration avec

Mélanie Rafin

Depuis toujours (2021)

Si tu revenais (2020). En collaboration avec Mélanie

Rafin

Peindre les couleurs du vent (2020)

Les ailes noires des abeilles (2020)

Born somewhere (version anglaise D'ici ou d'ailleurs.

2019)

Parfois si loin (2019)

Parfois si proches (2019)

Les petits papiers (2018)

Je rêvais d'une autre vie (2018)

Un matin plus tranquille (2017)

J'ai demandé au hasard (2017)

D'ici ou d'ailleurs (2016)

Après le vent le bonheur (2015)

Le foulard de l'imposture (2015)

Gabrielle Desabers

**DEPUIS
TOUJOURS**

ROMAN

Réalisation de la couverture :

Gabrielle Desabers © 2021. Tous droits réservés

Crédits photos : Pexel.com Sangeet Rao

Correction :

Florence CLERFEUILLE– fclerfeuille@amotsdelies.com

AVERTISSEMENT :

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Les propos et les pensées des personnages ne sont en aucun cas le reflet des pensées de l'auteur.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5 (2e et 3e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-424-0011-8

1

ÉLODIE

Inde, octobre 2019.

Pour quelques jours, Élodie a ressenti le besoin de s'offrir des vacances. Depuis son arrivée en Inde en mai dernier, elle n'a pas quitté sa mission sanitaire auprès de la population malnutrie de ce pays. Usée par cette plongée constante dans la misère et la souffrance, elle s'est souvenue de son escapade au lac fleuri en compagnie de Damien lors de son stage humanitaire au Budawi. Le bienfait considérable que lui avait apporté cette parenthèse l'a incitée à suivre un traitement similaire.

Cette échappée en solitaire ne possède pas la même saveur que celle qu'elle avait effectuée avec son ténébreux patron. Mais alors qu'elle est allongée sur cette belle plage de sable blanc bordée de cocotiers, l'effet escompté ne tarde pas à l'envahir. Un réel apaisement la gagne.

Depuis qu'elle a décidé de quitter la France au début de l'année, elle a repoussé toutes les introspections. Avant son départ, les nombreuses formalités nécessaires à la préparation de ce nouvel engagement humanitaire lui ont largement occupé l'esprit. Puis en Inde, l'étendue de sa mission l'a immédiatement happée.

Là, tout doucement, la quiétude du lieu laisse remonter les différentes raisons qui ont présidé à son choix de fuite. Elle sait qu'en abandonnant derrière elle cette Europe aseptisée, elle n'a résolu aucun de ses problèmes. En revanche, elle est persuadée que cette distance lui permettra de faire le point.

En juin 2016, en quittant ses parents biologiques fraîchement retrouvés, Élodie avait repris la route de Lyon. Elle appréhendait avec difficulté son avenir.

D'un point de vue affectif, Nicolas, ce charmant détective qui l'avait aidée à marcher sur la trace de ses racines, n'avait pas réussi à la faire craquer. Elle avait cru un moment qu'il pouvait représenter le point d'ancrage qui lui faisait défaut, mais elle n'avait pas franchi le pas, consciente que son attirance antérieure pour Damien n'avait pas disparu.

Géographiquement, son cœur balançait entre une installation en Bretagne et une autre dans la région lyonnaise de sa jeunesse. Le Finistère lui permettait de se rapprocher de ses parents, auxquels elle avait cruellement manqué et qu'elle estimait primordiaux pour son futur équilibre. Et la contrée de son enfance demeurait le berceau de ses hypothétiques amours.

La seule certitude à laquelle elle pouvait se raccrocher consistait à finir ses études. Elle avait décidé de s'y atteler, pressée de pouvoir prendre sa vie en main. Elle avait reporté

les réponses à toutes les questions qui la préoccupaient. Pendant deux ans, elle s'était principalement investie dans sa formation et dans la relation toute nouvelle qu'elle entretenait avec ses parents.

Elle n'avait pas oublié qu'elle n'échapperait pas à la nécessité de reprendre contact avec son père adoptif. Cet homme avait participé à l'enlèvement du bébé qu'elle était en 1991, mais il n'en portait qu'une infime responsabilité. Elle lui avait pardonné et pourtant, pour une raison qu'elle n'arrivait pas à identifier, l'idée de se retrouver à nouveau près de lui l'angoissait.

Elle n'avait pas oublié que grâce à Damien, elle se trouvait en possession de lettres qui pourraient immanquablement faciliter la réconciliation entre sa mère biologique, Vanina, et ses parents. Elle avait envie de lui offrir cet apaisement, mais elle avait reporté cette démarche. Elle avait conscience qu'au fond d'elle-même, elle en voulait à ses grands-parents, qui l'avaient rejetée avant même sa naissance.

Elle n'avait pas oublié que quelque part en Afrique, Céline, sa cousine, vivait probablement dans une grande déchéance. Elle sentait qu'elle devait lui porter secours.

Elle n'avait pas oublié les yeux tendres et résignés de Nicolas quand elle l'avait congédié dans ce bar lyonnais. Puis, dans les mois qui avaient suivi, il n'avait pas manqué de l'appeler ponctuellement pour s'inquiéter de sa santé, de ses études, de ses parents. À chaque coup de fil, il trouvait une bonne raison qui lui permettait d'éviter de sortir de son esprit. Au fil des semaines, il avait fini par instiller le doute dans son cerveau. Était-elle si convaincue qu'elle ne devait pas lui offrir une place dans son existence ?

Et par-dessus tout, *elle n'avait pas oublié* Damien qui, pendant ces deux années, s'était arrangé pour se retrouver très souvent sur son chemin. Après leur rendez-vous à son retour de Bretagne, durant lequel il lui avait confié les lettres de Karima, Élodie avait tenté de le fuir, profondément troublée par la tension qu'elle ressentait entre eux deux. Il ne l'avait pas laissée s'éloigner. Il avait multiplié les suggestions de sorties. Il trouvait toujours un groupe de jazz, un nouveau film ou la visite d'un monument incontournable à lui proposer.

Élodie s'en voulait de ne pas réussir à se situer face à toutes ces décisions et ces responsabilités qui lui incombaient. De plus, noyée dans ses vacations interminables d'interne au sein de l'hôpital, elle s'interrogeait sur le sens de son métier.

Elle avait choisi d'être nutritionniste pour lutter contre les famines et les malnutritions. Elle souhaitait sauver les femmes et les enfants soumis à ces fléaux. Son stage au sein de l'organisation non gouvernementale *Engagement contre la faim* au Budawi lui avait permis de percevoir toute l'étendue de sa mission. Elle ne concevait sa vocation qu'à travers ce grand dessein.

Or, dans cet hôpital lyonnais, elle ne recevait que des personnes souffrant, non pas de malnutrition, mais de surnutrition. Les patientes qui se succédaient réclamaient des recettes miracles pour perdre quelques kilos tout en continuant à se gaver de malbouffe et en restant vautrées dans leur canapé. Les corps en surcharge pondérale avaient pris la place des êtres décharnés auxquels elle souhaitait porter secours. Les demandes d'anneau gastrique remplaçaient celles des mères épuisées sollicitant un peu de nourriture pour leurs bambins faméliques. La liste interminable des aliments

qu'elle devait interdire s'était substituée aux quelques maigres pistes qu'elle pouvait offrir aux Budawaises pour réussir à sauver leurs bébés.

Son diplôme en poche, elle avait fui cette existence dont elle ne voyait plus le sens. Elle avait recontacté l'ONG *Engagement contre la faim* et accepté la première mission proposée. Malgré le déchirement qu'impliquait son départ, ses parents l'avaient soutenue en arguant que ce type d'expérience s'accordait à la jeunesse. Elle avait atterri en Inde.

Élodie avait rapidement constaté que dans ce pays, la malnutrition touchait particulièrement les gamins de moins de 5 ans. Le lien entre la santé maternelle et celle du nourrisson s'établissait aisément. Une communauté dans laquelle la plupart des mères étaient lourdement carencées entraînait d'importants taux de sous-nutrition. Sur tout le territoire, beaucoup d'adolescentes et de femmes affichaient une forte anémie. De plus, la coutume voulait qu'elles se marient et enfantent très jeunes. La plupart des filles âgées de 15 à 19 ans avaient déjà mis au monde au moins un petit. Cela signifiait qu'un plus grand nombre de bébés souffraient d'un poids plus faible que la normale à la naissance. C'est ainsi que les mères en bonne santé représentaient la première ligne de défense des nourrissons contre la sous-nutrition. Cependant, au sein de la communauté, la santé de ces femmes restait souvent négligée en raison du manque de sensibilisation et d'information et à cause de la discrimination qu'elles vivaient. En Inde, comme au Budawi, elles travaillaient plus que les hommes. Elles assuraient le bien-être de la maisonnée et s'échinaient dans les champs autant que leur conjoint.

Ici, Élodie retrouvait progressivement la valeur de son action. Côté la misère et les souffrances tous les jours se révélait traumatisant, mais elle se sentait utile.

Devant la mer d'Arabie, Élodie s'obligeait à ne plus se voiler la face. Bien sûr que la futilité des cas qu'elle avait à traiter à Lyon l'avait poussée à chercher le vrai sens de son métier, mais elle ne pouvait pas continuer à nier les implications de Nicolas et de Damien dans sa fuite. D'ailleurs, si elle analysait les faits honnêtement, elle devait leur attribuer le rôle de déclencheurs. Ce n'étaient pas ces deux chevaliers servants qu'elle tentait de mettre à distance, mais son ressenti global en présence de la gent masculine, ou plus exactement son incapacité à s'engager.

Après son stage au Budawi, elle avait pris conscience que tant que ses relations amoureuses se cantonnaient dans des liens sans lendemain, elle pouvait les vivre relativement sereinement. En revanche, dès que les comportements de Damien ou de Nicolas avaient laissé transparaître une possibilité d'investissement au long cours, elle avait pris peur. L'idée d'être unie officiellement à un homme lui faisait monter des bouffées d'angoisse. Depuis qu'elle avait établi ce constat, elle essayait désespérément d'en comprendre les racines. Cette crainte existait-elle par rapport à son père adoptif ? Était-elle issue du déchirement violent ressenti à sa naissance ?

Durant ses heures de solitude dans cette contrée éloignée de son enfance, elle cherchait la source de ce mal-être, mais son cerveau refusait de lui en donner la clé.

2

ÉLODIE

Inde, octobre 2019.

Aujourd'hui, Élodie visite une plantation de canne à sucre à Damalcheruvu. Les autorités locales ont alerté son organisation sur les conditions de vie difficiles des cueilleurs.

L'Inde est en passe de devenir le premier producteur de sucre au monde. Cet état de fait est né de l'appétence particulière des Indiens pour cette douceur. En effet, ce pays est également le premier consommateur de cette denrée honnie des nutritionnistes. C'est ainsi que par peur de manquer, le gouvernement a instauré un prix minimum élevé pour les planteurs de canne à sucre. Cette récolte rentable pour les paysans entraîne une explosion de la production. Mais cette agriculture intensive implique parallèlement la nécessité

d'une importante main-d'œuvre, si possible aux coûts les plus bas.

La première fois qu'Élodie s'est rendue dans cette exploitation, en arrivant près du village, au milieu des champs verdoyants, l'opulence apparente des habitations l'a interpellée. Cette aisance affichée par rapport aux régions rurales voisines ne l'a pas trompée. En effet, son œil avisé d'humanitaire l'a poussée à se pencher sur l'envers du décor. Derrière la bourgade, à l'écart, elle a rapidement découvert de pauvres huttes au toit de paille à l'aspect misérable. Dans ce pays comme partout au monde, la prospérité ne semblait pas la même pour tous les individus.

Dans ce camp de fortune, elle a fait la connaissance de plusieurs personnes qui, à chaque campagne de cueillette de la canne à sucre, quittent leur district encore plus défavorisé pour gagner durement quelques roupies. La famille au complet effectue cette migration saisonnière. C'est ainsi que les enfants ne fréquentent plus l'école pendant que leurs parents s'échinent dans les champs.

Lors de sa première visite, elle n'avait pas bien cerné la raison pour laquelle son chef lui avait demandé de se charger de ces pauvres gens. Effectivement, ils manquaient de tout, mais en revanche, ils ne se plaignaient pas de leur alimentation. Leur employeur leur assurait les vivres nécessaires à toute leur famille. Ce n'est qu'après avoir appris à mieux connaître ces femmes de la caste des intouchables qu'Élodie avait compris que la vie nomade, le peu d'hygiène et l'analphabétisme de ces familles les fragilisaient lourdement. Son rôle consistait principalement à éduquer ces mères de famille.

Aujourd'hui, accompagnée de son amie interprète, Mahala, elle rend visite à trois des cueilleuses du campement. Elle a réussi à créer un début de relation de confiance avec elles et elle espère que par leur intermédiaire, elle pourra, à la longue, se faire accepter par tous les habitants. Elle perçoit l'animosité des hommes qui n'apprécient pas sa présence dans les lieux. De leur côté, les conjoints d'Asha, Usha et Sheela consentent à ce qu'elle apporte ses connaissances à leur épouse. Par l'intermédiaire de ces Indiennes, elle découvre la place de la femme dans cette société patriarcale.

Bien que la loi indienne interdise le mariage des jeunes filles avant 18 ans, les coutumes prévalent et les pères ne respectent pas cette réglementation. C'est ainsi qu'Asha, Usha et Sheela ont convolé à 12 ans. Malgré leur pudeur habituelle, elles n'ont paru ressentir aucune gêne en informant Élodie de leur union précoce. Cette situation très répandue leur semble normale. Elles ne peuvent pas imaginer le malaise que ces relations forcées et immatures peuvent créer chez une Occidentale.

Sheela est la seule des trois à savoir lire et écrire. Elle a pu suivre l'école jusqu'à l'équivalent de notre cinquième française. À 32 ans, elle souffre d'importantes douleurs dorsales qui l'obligent à se faire accompagner de son fils dans les champs. Élodie a bien conscience que le corps de Sheela ne peut plus supporter ce labeur éreintant, mais quand elle tente de la pousser à se reposer, cette dernière lui réplique :

— Nous avons besoin de ce travail, nous ne possédons pas de terres et nous devons payer nos dettes, les frais médicaux et, dans l'avenir, la dot de nos filles.

— Mais peut-être juste quelques jours ?

— Une seule journée d’absence amputera mon salaire au minimum de 500 roupies et sur toute la saison, je ne gagne que 30 000 roupies, je ne peux pas me le permettre.

Devant cette évidence mathématique, Élodie ne peut que s’incliner. Elle décide de ne plus insister auprès de Sheela, mais une idée germe dans son esprit. Elle finit de faire le point sur la santé des femmes et des enfants qu’elle peut approcher. Et ce n’est qu’en rejoignant la voiture en compagnie de Mahala qu’elle lui confie son projet :

— Je souhaite tenter de rencontrer l’employeur de Sheela. Je veux voir avec lui s’il ne lui autoriserait pas une pause.

Seul le regard sceptique de sa compagne lui répond. Élodie enchaîne :

— Je dirais que tu n’y crois pas.

— Pas trop. La réputation des mukadams ne me pousse pas à l’optimisme.

— Qui sont les mukadams ?

— Les propriétaires des exploitations de canne à sucre.

— Tu as peut-être raison, mais je ne risque rien à tenter, conclut Élodie avant de s’installer à la place du passager et de prier Chetan, son chauffeur, de se diriger vers la belle demeure du cultivateur.

La bâtisse solide et entourée d’un jardin verdoyant affiche un contraste dérangent avec les huttes délabrées des cueilleurs. Toujours suivie de Mahala, à l’invitation d’un jeune domestique, Élodie pénètre dans le hall de la maison. Elles patientent jusqu’à l’arrivée du propriétaire. Un homme de grande taille vêtu d’un kurta pajama immaculé arrive nonchalamment et se plante devant elles sans exprimer aucun signe de bienvenue. Pendant que Mahala lui explique la raison

de leur visite, Élodie scrute ce visage hâlé dont la barbe sombre et les yeux noirs accentuent la sévérité. Il ne porte pas de turban, mais un calot blanc lui couvre la tête. Quand il prend la parole, bien qu'elle ne le comprenne pas, au ton employé, Élodie devine sans difficulté qu'il refuse d'assouplir les horaires de Sheela. La traduction de Mahala le lui confirme :

— La saison de la cueillette bat son plein, j'ai besoin de tous mes ouvriers. J'ai déjà accepté que cette femme se fasse aider par son fils. Si son état de santé ne lui permet pas de travailler, qu'elle reste chez elle. Seule une Occidentale peut imaginer de rémunérer une personne inactive.

— À lui offrir un peu de repos, vous assurerez une meilleure productivité de sa part quand elle aura retrouvé toutes ses facultés.

— Je la connais depuis de nombreuses années et je lui ai prêté de l'argent pour ses frais médicaux. Je n'ai aucun intérêt à ce qu'elle continue à faire partie de mes équipes.

Devant un tel manque de compassion, Élodie choisit de cesser cette conversation. De plus, le regard concupiscent de cet homme la dérange profondément. Pendant leurs échanges, il n'a levé les yeux vers les siens à aucun moment. Sous ses pupilles fureteuses, elle s'est sentie déshabillée et convoitée d'une manière très malsaine. Sa fin de non-recevoir clôt leur entretien, mais au-delà des mots, Élodie n'aspire qu'à fuir la proximité de ce prédateur. En parcourant l'allée qui les ramène toutes les deux vers la voiture, la jeune femme continue à se sentir épiée.

3

NICOLAS

Lyon, octobre 2019.

Dans son bureau lyonnais, Nicolas est penché sur ses dossiers. Actuellement, il recherche les parents biologiques d'une jeune fille de 18 ans. Cette enquête qui semble avoir des ramifications en Algérie lui ramène perpétuellement Justine à l'esprit. Bien qu'il sache qu'elle veut dorénavant être appelée par le prénom de naissance que lui avait choisi sa mère, il n'arrive pas à penser à elle en tant qu'Élodie. Pour lui, elle reste Justine. Il se souvient que dès leur premier contact dans ce bar lyonnais, sa beauté l'avait poussé à placer directement leurs échanges sur le mode de la séduction.

Lors de leur premier voyage en Algérie, il avait tout doucement avancé dans la conquête de cette jeune femme

qu'il avait commencé à découvrir lors de leurs différentes rencontres pour la préparation de ce périple. Leur bain dans la piscine de l'hôtel l'avait conforté dans son désir, le corps de Justine l'avait attiré irrésistiblement.

Leur premier baiser sur la plage privée de l'hôtel sous un ciel étoilé demeure gravé dans sa mémoire. Il lui avait ouvert tous les possibles sur sa future relation avec Justine. Il avait déjà 35 ans et ne souhaitait plus qu'une chose : se marier et fonder une famille. Cette jeune femme intelligente, jolie et affichant une profession valorisante remplissait tous les critères pour devenir son épouse. Il était bien décidé à ne pas la laisser s'échapper. C'est pourquoi, lorsqu'au retour de leur second voyage en Algérie, Damien l'avait sollicité pour avoir des nouvelles de la jeune femme, il s'était empressé de baliser le terrain en annonçant sa relation toute fraîche avec Justine. Il connaissait le charisme et la réputation de son ami, il ne voulait pas qu'il chasse sur ses terres.

Depuis quatre ans, il n'a cessé de s'interroger sur les erreurs qu'il a commises avec Justine. Au début de leur relation, elle semblait amoureuse. Il s'était empressé de lui présenter ses amis et la famille de sa sœur. Il espérait que toutes ces marques de confiance réussiraient à faire tomber ses barrières. En effet, bien qu'elle se laissât approcher et embrasser, elle ne lui avait jamais ouvert son lit. Il avait senti tout doucement qu'elle s'éloignait et il n'avait pas su la retenir.

Quatre ans plus tard, elle hantait toujours son esprit. Il avait réussi à garder un contact amical avec elle. De temps en temps, il avait tenté subtilement d'établir à nouveau un jeu de séduction avec elle, mais il avait senti qu'il se heurtait à un

mur. En mai dernier, il n'avait pas compris les raisons qui l'avaient poussée à repartir pour une mission humanitaire en Inde. À toutes ses questions, elle avait répondu qu'elle avait besoin de prendre du recul. Depuis, il espérait qu'elle s'était peut-être éloignée pour mieux revenir vers lui.

Depuis qu'elle l'avait repoussé, il avait essayé de passer à autre chose. Il avait entretenu quelques relations avec des femmes qui, extérieurement, alignaient toutes les qualités de l'épouse qu'il recherchait. Mais à chaque fois, il avait rapidement déchanté. Pour certaines, quand il avait appris à mieux les connaître, il s'était aperçu que du côté de la vivacité d'esprit, elles n'arrivaient pas à la cheville de Justine. Pour d'autres, il avait compris qu'elles étaient particulièrement intéressées par son assise sociale. Elles en voulaient plus à son portefeuille qu'à son corps ou à sa répartie incomparable.

Il avance à grands pas vers la quarantaine et il n'arrive pas à oublier Justine. À chaque fois qu'il s' imagine entouré d'enfants, le visage de Justine s'impose comme celui de la mère de ses bébés.

Il jette un œil à l'horloge en face de son bureau et calcule rapidement que 12 h 30 en France indique qu'il est 8 h en Inde. Depuis le départ de Justine, il a multiplié les tentatives pour la joindre, mais il tombe invariablement sur la messagerie et elle ne le rappelle jamais. Il pourrait considérer que ce comportement probablement voulu lui indique clairement qu'elle ne veut pas lui parler, mais il n'arrive pas à concevoir ce silence sous cet angle et se persuade que les problèmes de réseau doivent être légion dans ce pays en développement. Il n'a encore jamais essayé une

communication aux aurores, elle pourrait se trouver dans un lieu offrant une meilleure captation.

Il n'hésite plus et se saisit de son téléphone. Les premières sonneries lui offrent un espoir : habituellement, il bascule directement sur la messagerie. Son cœur rate un battement quand il entend la voix endormie de Justine balbutier un « allô ».

ÉLODIE

Inde, octobre 2019.

Pendant les presque deux cents kilomètres de route en direction du centre de santé de Chennai Élodie n'arrive pas à se défaire du malaise qu'elle a ressenti en présence du planteur. Elle se sent sale et n'aspire qu'à une douche purificatrice. Habituellement, au retour de chacune de ses visites à l'extérieur, elle commence par rejoindre son chef, Brendan, pour lui transmettre ses observations. Aujourd'hui, elle considère que l'urgence se situe ailleurs et elle demande à Chetan de la déposer devant le bâtiment dans lequel loge le personnel. Durant tout le trajet, elle n'a pas réussi à échanger un mot avec ses deux collègues et néanmoins amis. Elle pense que Mahala et Chetan la connaissent suffisamment pour ne

pas en prendre ombrage. Ils savent qu'en général, lorsqu'elle se ferme, c'est qu'une quelconque préoccupation la perturbe. En revanche, Élodie est convaincue qu'ils n'imaginent certainement pas la cause de son mal-être.

Après s'être lavée de la poussière de la campagne et de la viscosité du regard du mukadam, un peu régénérée, Élodie rejoint Brendan :

— Alors, comment se portent tes protégés de la plantation de canne à sucre de Damalcheruvu ? lui demande immédiatement ce dernier.

— Sheela m'inquiète. Ses douleurs dorsales s'intensifient et elle refuse de prendre le moindre repos. Elle m'affirme que ses finances ne le lui permettent pas. J'ai tenté de plaider en sa faveur auprès de son patron, mais je me suis heurtée à une fin de non-recevoir sans fioritures. Connais-tu ce type ? Je l'ai trouvé particulièrement odieux.

— Je n'ai jamais rencontré celui-là en particulier, mais j'ai eu affaire à plusieurs chefs d'exploitation et ton analyse ne m'étonne pas. Je n'en ai croisé aucun de vraiment humain.

— C'est tout à fait cela ! J'ai le sentiment d'être confrontée à de l'esclavage.

— Nous nous en approchons. Connais-tu la situation de la plupart de ces familles de cueilleurs de canne à sucre ?

— Je crois bien qu'il me manque certainement des éléments pour comprendre. Éclaire-moi.

— En fait, le travail sur avance asservit beaucoup d'ouvriers agricoles. Ils se retrouvent à un moment de leur vie face à des difficultés financières qui les obligent à solliciter un prêt auprès de leur employeur. L'apparence bien souvent gratuite de cet emprunt les attire. Le mukadam ne réclame pas

d'intérêt. Mais à partir du moment où ils mettent un pied dans cet engrenage, ils perdent leur liberté. En revanche, ils s'assurent la sécurité alimentaire et l'embauche pour plusieurs saisons. Chaque année, le planteur les engage en priorité pour qu'ils écoulent en heures de travail le remboursement de leur avance. Cette situation se révèle particulièrement avantageuse pour les exploitants agricoles. En effet, l'ouvrier redevable ne se trouve plus en position de négocier un salaire plus décent, il est contraint d'accepter le tarif que lui propose son patron.

— Quelles raisons majeures justifient que ces femmes et ces hommes choisissent de s'endetter ?

— Aussi étonnant que cela puisse paraître, certains s'y soumettent exclusivement pour s'assurer d'être nourris et employés tous les ans. Mais les prêts naissent également de la nécessité de se soigner ou de constituer la dot d'une fille.

— Sheela, comme son patron, a fait référence à des frais médicaux.

— Souvent, le mukadam paie les factures d'hôpital, de médecin ou de médicaments. Ensuite, le bénéficiaire trime toute sa vie pour les rembourser.

— En gros, tu m'expliques que Sheela se trouve en esclavage chez cet homme odieux et que je ne dispose d'aucune issue pour lui éviter de détruire encore plus sa santé.

— Je suis désolé. En revanche, tu devrais essayer de savoir auprès d'elle en quoi consistaient les frais médicaux qu'il lui a avancés.

— En quoi cette information peut-elle changer le cours de son existence malheureuse ?

— Tente de l'apprendre, nous en reparlerons ensuite.

Élodie n'a pas le courage de prolonger cette conversation. Les révélations de Brendan la terrifient et la fatigue la submerge. Elle reprend le chemin de son logement. Là, tout de suite, elle voudrait se vider la tête et se retrouver au Conquet dans la maison de ses parents. À défaut de posséder le don d'ubiquité, elle s'offre quelques minutes de bavardage téléphonique avec sa mère.

Quand elle rejoint la cantine du centre, elle est emportée dans une fête improvisée. Ce type de regroupement joyeux se crée spontanément de nombreux soirs. Le personnel engagé dans cette ONG ressent souvent le besoin de laisser s'évacuer les tensions accumulées au contact de la misère et de la souffrance quotidienne. La musique bat son plein et des danses endiablées s'enchaînent autour des tables. Cette douce folie aide à la renaissance de la jeune femme de 28 ans qu'elle n'a pas cessé d'être.

En se couchant après cette réjouissance improvisée, Élodie s'endort sans difficulté : ses interrogations vespérales se sont sérieusement éloignées.

À 8 h, la sonnerie de son portable l'extirpe violemment des bras de Morphée. Prête à grogner sur l'importun, elle en oublie de vérifier son écran comme à l'accoutumée. En effet, depuis qu'elle est arrivée en Inde, elle a refusé systématiquement les appels trop nombreux de Nicolas. Si elle s'est éloignée, ce n'est pas pour converser avec lui tous les jours au-delà des distances. Cette fois, elle décroche sans vérifier l'identité de son tourmenteur :

— Bonjour, Justine, c'est Nicolas.

La surprise de l'entendre, liée à sa difficulté à émerger, la laisse muette.

— Justine, tu m’entends ?

— Oui, je dormais et je te rappelle que je veux que l’on me prénomme É-LO-DIE !

Trop content de réussir enfin à la joindre, Nicolas se morigène intérieurement pour cette gaffe, choisit de ne pas insister et de changer de sujet :

— Oh ! Excuse-moi ! Quelle heure est-il en Inde ? Ici, il est 12 h 30, je n’ai pas réfléchi.

— C’est bon, il est 8 h, mais j’ai fait la fête hier soir.

— J’en déduis que tu vas bien.

Après un premier étonnement, elle constate qu’il ne lui adresse aucun reproche sur le fait qu’il n’a pas réussi à la joindre une seule fois depuis qu’elle a atterri en Inde. Élodie comprend vite que Nicolas garde son cap et souhaite uniquement ne pas se faire oublier. Il doit avoir conscience que les critiques et les réclamations pourraient jouer en sa défaveur. Cette persévérance au-delà de la distance l’attendrit. Elle se laisse aller et apprécie de pouvoir partager les soucis de son quotidien auprès d’une oreille bienveillante.

En raccrochant, elle s’interroge une nouvelle fois sur son lien avec cet homme. Avec lui, elle se sent en confiance. Il la sécurise. Il l’aime. Il n’attend qu’un mot de sa part pour la choyer au jour le jour et malgré toutes ces évidences, elle doute continuellement. Les mots de sa mère, Vanina, lui reviennent en mémoire : « Ma fille, je t’assure que lorsque tu rencontreras le bon, tu ne te poseras plus de questions. Je suis convaincue que l’amour, le vrai, est une évidence. » A-t-elle raison ? Et si oui, la seule certitude qu’elle possède face à Nicolas réside dans l’amour qu’il lui porte, mais cela est-il réciproque ? Probablement pas. Elle l’estime, elle l’admire,

mais elle n'est pas persuadée que ce qu'elle ressent pour lui puisse s'apparenter à de l'amour. Encore une fois, elle constate que malgré les kilomètres qui les séparent, elle ne parvient pas à dénouer l'imbroglio de ses sentiments.

5

ÉLODIE

Inde, octobre 2019.

Une semaine s'est écoulée depuis la dernière visite d'Élodie au village de Sheela. Elle ne peut s'y rendre que sur l'unique jour de repos que le planteur accorde à ses ouvriers. Prise dans l'activité intense du centre de nutrition, elle a réussi à oublier ses préoccupations pour cette cueilleuse fatiguée. Aujourd'hui, toujours accompagnée de Mahala et de Chetan, elle arrive aux abords de la bourgade. Malgré la chaleur, une pluie fine noie le paysage. En approchant du campement, elle patauge dans la boue. Après le long parcours nécessaire pour se rendre de Chennai à Damalcheruvu, elle ne se présente devant la hutte d'Usha qu'en début d'après-midi. À cette heure propice au repos, les enfants sont couchés, les hommes

se sont rassemblés et elle trouve Asha, Usha et Sheela autour d'une tasse de thé. Mahala et Élodie se joignent à elles avec plaisir. La jeune nutritionniste a expliqué à son interprète qu'elle souhaiterait réussir à élucider ce que recouvrent les frais médicaux évoqués par Sheela et le mukadam.

La convivialité naturelle de ce moment crée une intimité entre femmes et Élodie s'aperçoit rapidement que Sheela semble nettement plus encline qu'à l'accoutumée à se livrer. En effet, même si Élodie ne parle pas encore le tamoul, les quelques mois qu'elle a déjà passés dans ce pays lui permettent de le comprendre correctement. Elle laisse Mahala mener la conversation sans attendre d'elle une quelconque traduction. Les deux amies ont appris à fonctionner ensemble et elles savent toutes les deux que les coupures induites par la transcription en français ne peuvent que freiner les confidences qui s'apprêtent à être délivrées. Pour les subtilités qui pourraient échapper à Élodie, elle compte sur Mahala pour l'éclairer par la suite. À la question finement posée par Mahala concernant les problèmes de santé rencontrés par Sheela ayant nécessité une aide financière de son employeur, la cueilleuse répond :

— Après la naissance de mon dernier fils, j'avais des pertes blanches et le médecin m'a dit que je pouvais développer un cancer. Il m'a conseillé d'enlever mon utérus. J'avais 20 ans. L'opération coûtait 30 000 roupies.

Élodie comprend immédiatement que cette ouvrière misérable ne disposait pas de cette somme faramineuse. Face à cette révélation médicale, elle a dû choisir entre la mort ou l'endettement à vie. Elle analyse encore cette information

quand elle s'aperçoit qu'Asha rebondit sur les propos de son amie et annonce :

— Moi, c'est à 27 ans que j'ai subi cette opération et le médecin qui a œuvré s'est montré moins gourmand que le tien. Il ne m'a demandé que 20 000 roupies. J'avais déjà mis trois bébés au monde et cette ablation ne m'a pas vraiment contrariée, j'étais au moins assurée de ne plus tomber enceinte.

Après cette deuxième confidence, médusée, Élodie écoute Usha prendre à son tour la parole :

— Mes parents étaient également coupeurs de canne à sucre. Lorsque j'ai atteint mes 12 ans, ils m'ont mariée pour ne pas me laisser seule pendant qu'ils émigraient pour la récolte. Entre 13 et 20 ans, j'ai donné naissance à mes trois enfants. J'étais obligée de continuer à travailler jusqu'au terme de mes grossesses. J'ai mis au monde mes deux plus petits au champ. Après le dernier accouchement, je n'ai reçu aucun soin et je n'ai pu me reposer que quelques jours. Au bout de quatre mois, des pertes blanches et d'intenses saignements ont surgi et cela a nécessité une ligature des trompes. Après divers traitements infructueux, je me suis rendue dans un hôpital privé. Le médecin a préconisé une ablation immédiate de mon utérus. Après l'intervention, j'ai ressenti des douleurs dans les reins, dans le cou et des caillots sanguins sont apparus dans mes jambes. J'ai toujours mal au dos et aux mollets.

— Es-tu retournée consulter le chirurgien qui t'avait opérée ? demande Mahala.

— Oui, mais je ne possède aucune trace écrite de cet acte médical et quand je me suis présentée à son cabinet, il m'a

affirmé que ce n'était pas lui qui avait pratiqué cette hystérectomie.

— C'est aussi, ce que le mien m'a soutenu lorsque je l'ai revu, conclut Sheela.

Élodie est abasourdie. Elle sent bien qu'un élément lui échappe, mais tenter d'en savoir plus lui semble très malvenu. Elle s'aperçoit rapidement que Mahala est arrivée à la même conclusion et a orienté la conversation vers des sujets bien plus futiles.

À 18 h, alors que la nuit a commencé à tomber sur le campement, Élodie finit ses visites. Dans l'obscurité, avec Mahala, elles rejoignent le chemin carrossable le plus proche où les attend Chetan près de la voiture. En essayant de ne pas chuter sur les anfractuosités invisibles du sol, Mahala remarque :

— Tu te rends compte que tous les habitants de ces baraquements restent dans le noir tous les jours de 18 h à 6 h, au lever du soleil. Vivre des mois sans eau et sans électricité au XXI^e siècle me paraît inconcevable.

— Tu as raison, mais ils ne sont pas les seuls sur cette planète.

— Peut-être, mais sont-ils tous installés à quelques mètres de maisons opulentes et largement éclairées ? J'en doute.

Intérieurement, Élodie reconnaît que l'argument se tient. Elle aussi, ce gouffre entre le mode de vie de ces deux populations proches l'une de l'autre la dérange. Mahala ajoute :

— De plus, je suis convaincue que cette obscurité n'assure pas la sécurité de ces femmes.

— Elles sont presque toutes mariées, elles ne sont pas seules.

— Oui, mais je crains que cela ne suffise pas.

— Qu’essaies-tu de me faire comprendre ?

— Tous ces problèmes gynécologiques dont elles nous ont parlé en début d’après-midi me tracassent. Pourquoi sont-elles toutes confrontées au même type de soucis médicaux ?

— Peut-être tout simplement parce qu’elles deviennent mères trop tôt et que leur corps ne le supporte pas. Elles ont toutes les trois en commun de s’être mariées à 12 ans et d’avoir eu leur premier bébé vers 13 ans.

— Ou parce que le mukadam trouve un intérêt quelconque à ce qu’elles ne puissent plus enfanter.

— Penses-tu qu’il les viole ?

— Peut-être.

Élodie se tait. Elle admet que cette hypothèse l’a également effleurée. À quelques mètres, Chetan les attend debout près de l’automobile et dès qu’il les aperçoit lance :

— Je commençais à m’inquiéter. Je me préparais à aller à votre rencontre. Je n’aime pas vous savoir toutes les deux dans l’obscurité de ce lieu reculé.

Ils prennent la route. À peine a-t-il démarré que Chetan ajoute :

— Le patron de cette exploitation ne me plaît pas. Je l’ai vu, encore une fois, roder aux abords du campement. Cet homme ne m’inspire aucune confiance.

Médusées, Mahala et Élodie ne lui répondent pas. Toutes ces impressions ne peuvent pas ne s’avérer que des coïncidences.

Pendant que les kilomètres défilent, Élodie étudie ses deux amis. Elle n'en revient pas que des relations d'une telle qualité soient nées de cette collaboration de circonstances.

Dans ce pays, malgré l'abolition du système des castes, chacun continue à se présenter en l'annonçant. Les interlocuteurs veulent savoir à qui ils ont affaire. Cette classification comprend de nombreuses sous-divisions, mais les quatre principales en partant de la plus élevée sont : les brahmanes, les kshatriyas, les vaicyas et les cudras. Les intouchables regroupent tous les individus qui n'appartiennent à aucune des autres. Ils représentent le dernier degré de l'échelle.

Mahala est la fille d'un militaire et fait partie de la caste des kshatriyas. Cette situation privilégiée lui a permis de suivre des études à Londres. Elle maîtrise plusieurs dialectes de son pays en plus de l'anglais, du français, de l'espagnol et de l'allemand. À 23 ans, elle se bat contre la pression sociale et parentale pour essayer de réussir à retarder un mariage inévitable. Pour le moment, son père accepte qu'elle refuse les nombreux soupirants qui se bousculent à sa porte. Il souhaite ne pas la contraindre à épouser un homme qu'elle n'aurait pas choisi, mais Mahala a conscience que cette situation ne pourra pas se prolonger au-delà de quelques années supplémentaires. Si d'ici ses 25 ans, elle n'a pas trouvé le fiancé qui lui plaît et susceptible de recevoir l'agrément paternel, elle devra se soumettre à la décision familiale. Élodie comprend que Mahala ne manque pas de prétendants. Son physique ne peut pas laisser indifférent. Ses grands yeux noirs et sa bouche finement ourlée se dessinent nettement sur sa peau légèrement hâlée. Quand elle se déplace, son port de

reine attire l'attention de tous. La plupart du temps, elle est habillée à l'occidentale, mais elle affiche toujours une grande élégance. Sur ce sujet, Élodie établit une comparaison entre Mahala et les ouvrières du campement. Bien que ces dernières soient vêtues traditionnellement de leur sari coloré et de leurs bijoux, comme Mahala, malgré la dureté de leur labeur, elles apportent beaucoup de soins à leur apparence.

De son côté, Chetan est issu de la caste des vaicyas. Son père, commerçant, l'a aidé financièrement à monter sa propre agence de location de voiture avec chauffeur. À 30 ans, malgré la prospérité de son entreprise, il ne souhaite pas encore fonder une famille. Lui aussi a pu étudier à Londres, et comme pour Mahala, l'approche d'une autre culture lui a ouvert les yeux sur une forme de liberté qu'il ne veut pas perdre. Élodie se souvient de leur premier contact. Il était venu l'accueillir à l'aéroport le jour de son arrivée. Chetan est le premier Indien qu'elle ait rencontré. Cet homme grand, musclé, au sourire découvrant des dents d'une blancheur immaculée dans un visage à la peau sombre l'avait désarçonnée. Elle ne sait pas pour quelle raison, elle avait imaginé les Indiens chétifs, discrets et obséquieux. Le spécimen qui se tenait face à elle était très éloigné du cliché qu'elle avait en tête. Il semblait sûr de lui et ne courbait absolument pas l'échine devant cette Occidentale. Il l'avait accueillie avec courtoisie et bienveillance, mais rien dans son comportement n'offrait la possibilité de le traiter en domestique. Depuis qu'elle avait appris à le connaître, elle avait compris qu'effectivement, il était chauffeur par choix et principalement pour conserver cette liberté à laquelle il était très attaché.

Ils avaient souvent tous les trois des conversations enflammées sur des sujets politiques, littéraires ou idéologiques. Élodie s'était aperçue que ses deux amis possédaient une culture bien supérieure à la sienne. Les longues heures de voiture qu'ils effectuaient leur permettaient de discuter sans public et de ne pas craindre le jugement des autres.

La seule chose concernant Chetan qui restait une énigme pour Élodie se situait au niveau de ses relations amoureuses. Il n'en parlait jamais et elle n'avait jamais eu l'occasion de le rencontrer avec une femme. Cela étant, elle demeurait convaincue que son attirance n'allait pas vers les hommes.

6

ÉLODIE

Inde, octobre 2019.

Après avoir transmis à Brendan ses constatations et les confidences de Sheela, Usha et Asha, effarée, Élodie écoute ses explications.

— L'association MAKAAAM, membre d'un réseau d'ONG spécialisées dans la lutte pour les droits des femmes, nous a alertés sur un nombre anormalement élevé d'ablations forcées de l'utérus chez les coupeuses de canne à sucre. Des soupçons pesaient sur le mukadam de l'exploitation que je t'ai demandé de visiter. J'espérais que sous couvert de ton rôle de nutritionniste, tu puisses t'approcher assez près des ouvrières pour qu'elles en arrivent à se confier à toi. J'ai eu raison. J'ai